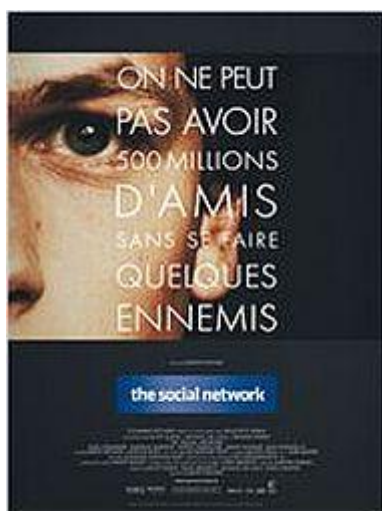


*Des films*

Manouk Borzakian

5 novembre 2010

## The Social Network (David Fincher)



Non-géographie des *nerds*, *geeks* et autres *nolifes*

Le slogan qui accompagne la bande-annonce du film consacré à Facebook est terriblement mal choisi. La question n'est pas d'établir si on peut avoir cinq cent millions d'amis sans se faire quelques ennemis, mais bien plutôt de savoir comment se faire cinq cent millions de cyber-amis quand on n'est pas fichu de s'en faire un seul dans la " vraie " vie.

Car c'est bien de cela qu'il est question durant les deux heures de ce film nerveux et diablement séduisant, dont on sent rapidement qu'il a été scénarisé par un habitué des séries à succès, tout en se caractérisant par un académisme assez formel, auquel ne nous avait pas habitué le réalisateur du troisième volet d'*Alien* et de *Panic Room*, deux exercices de style qui se tenaient précisément par la force de leur forme. La première scène, où Mark - pas encore [Zuckerberg](#), plus jeune milliardaire qu'aient produit les États-Unis - boit une bière avec sa petite amie, donne le ton et permet de cerner celui qui n'est encore qu'un étudiant de Harvard surdoué pour l'informatique. Le dialogue, au débit tel qu'il en devient difficile à suivre, tourne rapidement au monologue : Jesse Eisenberg campe parfaitement un jeune adulte dont l'ordinateur portable est devenu une terminaison nerveuse - ou un doudou ? - et qui, dans le même temps, est obsédé par la reconnaissance et le regard des autres, et rigoureusement incapable d'écouter ce qu'on lui dit, préférant se répondre à lui-même, au gré du désordre suivant lequel les questions germent dans son esprit. Bref, un handicapé social qui, vexé tout à la fois d'être éconduit par sa petite amie et de ne pouvoir prétendre faire partie d'un des clubs d'étudiants les plus sélects de Harvard, va se venger sur Internet, d'abord en insultant sa désormais ex-petite amie sur son blog, puis surtout en devenant le président de son propre *final club* - Facebook est, au départ, réservé aux étudiants de Harvard, avant de s'ouvrir

progressivement à d'autres universités états-uniennes, avec les développements ultérieurs que l'on sait.

Il ne faut pas, tout au long du film, perdre de vue cette scène pré-générique, qui souligne à quel point l'aventure Facebook est, avant tout, le résultat d'une frustration, d'un sentiment de rejet, débouchant sur un brûlant désir de prendre sa revanche. Le tout accompagné d'un méchant complexe de supériorité, qui se traduit notamment par le mépris avec lequel Zuckerberg s'adresse aux frères Winklevoss, qui l'accusent de plagiat (vous n'êtes de toute façon pas assez intelligents, leur dit-il en substance, pour avoir mis au point Facebook), ou encore au conseil de discipline devant lequel il comparaît pour avoir contourné la sécurité informatique de Harvard (" Vous devriez me remercier ", lance-t-il après l'énumération des chefs d'accusation).

Parler de vengeance n'est pas trop fort, pour celui qui finit par faire inscrire sur sa carte de visite : " C'est moi le PDG, pétasse ! " (" *I'm CEO, bitch !* "). Il est vrai toutefois qu'il le fait, non de sa propre initiative, mais encouragé par Sean Parker, figure du double malfaisant qui rappelle le Tyler Durden de *Fight Club* et, en l'occurrence, symbolise le jeune créateur de *start-up*, rapidement enrichi et consacrant désormais sa vie aux jolies filles, aux boîtes de nuit et à la cocaïne, imbu de lui-même au point de sombrer dans des délires paranoïaques - la CIA me surveille parce que je suis trop génial, donc trop dangereux. C'est là un deuxième aspect de la revanche du *geek* enrichi, collectionner les conquêtes amoureuses, ou plus exactement les groupies, les femmes semblant inexorablement réduites à ce rôle - le car rempli de jeunes américaines toutes plus belles et apprêtées que les autres, arrivant à la fête du club d'étudiant susnommé, dans les premières scènes, donne le vertige, comme ces personnages féminins du film qui paraissent presque tous accepter, sinon rêver de ce rôle de potiches auprès d'hommes ayant réussi socialement ou étant assurés de le faire.

Mais Zuckerberg, en réalité, ne devient jamais tout à fait comme ce double autodestructeur. D'abord malgré lui, en particulier dans ses rapports avec la gent féminine, précisément. Les femmes sont en effet plutôt inexistantes à ses yeux que méprisées : en témoigne une scène croustillante, lorsqu'il lance une bouteille de bière à l'amie d'un de ses visiteurs, s'attendant à ce qu'elle ait le réflexe de l'attraper au vol. Raté : la bouteille termine sa course dans le mur. À peine Mark s'est-il excusé qu'il lance une seconde bière, qui connaît le même sort. Pour que ces deux bouteilles atterrisent contre le mur et non sur la jeune fille, ne faut-il pas, en réalité, que celle-ci soit transparente ?! D'autres passages insistent sur cette incapacité du personnage principal à sortir de son rôle de passionné un peu autiste, mais également sur le fait que c'est aussi, peut-être même surtout, cette même passion qui le fait avancer, et pas seulement la quête de l'enrichissement ostentatoire et de la célébrité, le rendant finalement plutôt sympathique - c'est là l'une des ambiguïtés du film, dont on se demande si elle est voulue par le réalisateur, le scénariste et/ou les producteurs, les deux premiers ne parvenant manifestement pas se décider véritablement. D'autant plus sympathique que les frères Winklevoss, ses deux principaux accusateurs - au contraire du co-fondateur de Facebook, qui hérite finalement du rôle le plus attachant -, brillent par leur arrogance et font tout pour s'attirer l'animosité du spectateur. Face à ces deux fils de millionnaire, premiers de la classe et champions d'aviron, la *success story* de Facebook revêt un peu la même séduction que l'anarchisme " *light* " pour post-adolescents de *Fight Club*, mais sans l'énergie ni la charge ouvertement anticonformiste qui caractérisaient l'œuvre culte de Fincher.

Dans le même temps, au-delà de ce qui n'est peut-être qu'un phénomène d'identification au personnage principal, on réalise surtout l'horreur que recèle cette vie de programmeur de

génie et entrepreneur presque malgré lui - tout le monde est entrepreneur à Harvard, dont le directeur rappelle, lors d'une scène mémorable, que ses étudiants passent leur temps à inventer leur métier pour ne pas avoir à en chercher un. Ce que décrit surtout *The Social Network*, c'est la monstruosité d'un monde intérieur qui se limite à un réseau à haut débit, tant le personnage de Zuckerberg semble, de plus en plus, tout au long du film, se réduire à une paire de mains et d'yeux connectés au web.

Il y a certes de la géographie dans ce scénario, en particulier lorsque le jeune entrepreneur se laisse convaincre de la nécessité absolue de déménager en Californie, à proximité de Palo Alto, c'est-à-dire de la Silicon Valley et des principaux investisseurs susceptibles d'injecter des capitaux dans une entreprise qui n'a encore, à ce stade, aucune valeur propre. En dehors de cela, toutefois, la connexité est le maître-mot, là encore annoncé par la scène inaugurale : Mark, resté seul devant dans le pub, se lève, puis court, littéralement, jusqu'à sa colocation étudiante. La scène qui suit son itinéraire ne nous montre pas tant le campus de Harvard qu'une course effrénée vers un modem, havre de paix d'où notre récent célibataire pourra déverser sa haine *via* son blog. Détaché de son ordinateur, Zuckerberg a tout de l'albatros gauche et ridicule, incapable qu'il est de communiquer. À la fin du film, lorsque se termine l'une des auditions en vue d'une conciliation avec son ancien associé, il reste seul dans la salle d'audition, arrimé à son portable : peu importe le (non-)lieu, tant qu'il est possible d'y connecter un ordinateur à Internet.

Tout au long du film, le personnage de l'ex-petite amie revient toutefois nous rappeler l'existence de cette réalité qu'une cyber-vie tente tant bien que mal de nier en fuyant tout rapport en tête à tête. Elle défend et représente explicitement un monde de relations humaines charnelles, en opposition avec un lieu, Internet, où se retrouvent, dit-elle, tous les aigris incapables de communiquer. Ce qui n'empêche pas la jeune fille d'avoir un compte Facebook, permettant au film de se conclure sur un plan qui fait froid dans le dos : Zuckerberg, seul dans la salle d'audition évoquée plus haut, visite la page personnelle de son ancienne conquête, lui envoie une requête pour en faire une " amie ", puis, patiemment, réactualise régulièrement la page, espérant une réponse.

Voilà donc la vie selon Facebook : des relations sociales qui se réduisent à la touche F5 d'un ordinateur portable, dans la solitude d'une salle de réunion vide. Sacré programme...

CR : Manouk Borzakian (université Paris-IV)